

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 3

Artikel: L'argent
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le *Bon ton*, présentèrent aux yeux étonnés, mais toujours charmés de leurs abonnées; des silhouettes de femmes minces, fluettes, élancées, emprisonnées dans des robes moulant si exactement les formes que le *schoking* anglais venait sur les lèvres, mais était bien vite réprimé chez les jeunes personnes se sachant bien faites.

Les manches, à l'avenant du reste, serraient si fort le bras, qu'elles pianistes en furent gênées dans leurs grands mouvements sur le clavier.

C'est à cet inconvénient qu'il faut attribuer le revirement soudain de la mode qui se mit à imposer les énormes manches dites à *gigot*, en 1830, à *batton*, lors de leur réapparition, et qui firent du buste féminin un parfait triangle, accusé surtout quand il surmontait une bicyclette.

La manche ballon fut en faveur à peine deux années, après quoi on vit des manches raisonnables plus ou moins ornementées vers l'épaule, ouvertes ou fermées au poignet.

Les dernières années du siècle sont signalées par une variété infinie dans la forme des chapeaux, une vraie débauche de garnitures de robes où la fantaisie s'unit à l'incroyable; puis par de certaines excentricités dans les vêtements de sport; ainsi la culotte bouffante et le plastron masculin des dames de la pédale.

Aujourd'hui, la robe *façon tailleur* rachète un peu les excentricités de la fantaisie par la noblesse de sa coupe, la sobriété de sa garniture; c'est comme un grain de sagesse aimable au milieu de l'affolement du caprice suscité par les produits de l'industrie qui encombrèrent les magasins.

Que sera la mode dans le siècle qui commence et auquel nous attendons tant de choses extraordinaires?

On ne peut guère en préjuger, attendu que la mode est fille de la fantaisie ou de certaines actualités. Cependant il demeure que, dans ce domaine, on peut s'attendre à toutes les surprises, même à voir renaître le passé, car le grand sage de la Bible a dit:

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Et: « Ce qui a été sera ». M^{me} DESCHAMPS.

L'argent.

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle* publie un article très intéressant de M. Henry Aubert, intitulé: *L'esprit nouveau*. Nous empruntons à ce travail les lignes suivantes, qui nous ont frappé par les dures mais réelles vérités qu'elles expriment:

« Ce qui caractérise avant tout la présente époque, c'est un amour vaniteux de l'argent et un exagéré besoin de jouir.

Autrefois, on évaluait le mérite d'un homme d'après l'ancienneté ou l'illustration de sa famille. On était bien ou mal né, selon qu'on avait de la race ou qu'on n'en avait pas. Les vertus ancestrales vous étaient comptées comme un héritage naturel: vous viviez sur la bonne réputation de vos pères.

De nos jours, on vaut quelque chose quand on est riche; — on ne vaut rien, ou pas grand-chose — quand on est gueux.

On accorde aux détenteurs du numéraire tous les droits, on leur pardonne tous les torts. Ils ont, du fait de la possession, les supériorités que la noblesse conférait autrefois gratuitement à ses privilégiés.

En Amérique, on taxe un homme en disant: « Il vaut tant et tant de millions ». C'est le triomphe insolent du métal, c'est l'insulte de la matière à l'esprit. Selon qu'on est plus ou moins riche, on se rapproche ou l'on s'évite; on s'estime ou l'on se dédaigne. Le proverbe: « Pauvreté n'est pas vice et la richesse ne rend pas heureux » est devenu: « Richesse n'est pas vice, et pauvreté ne rend pas heureux ».

L'argent abat les plus solides barrières, il est plus fort que les vieux préjugés. C'est l'armature qui soutient tout notre édifice social, c'est le grand nerf de la vie moderne.

« Il marie les filles des grands charcutiers américains à des princes de la vieille Europe; il met dans un même salon des archevêques et des banquiers israélites. Il tient lieu, à ceux qui le possèdent, de blason, de culture et de vertu. Il fait taire les scrupules, il étouffe les scandales, il achète le silence, il paie les plaisirs et les vices. »

La vache et le ramier.

(Imité de La Fontaine.)

Jean-Philippe Morex, des Ormonts-dessous, n'était pas de bonne ce jour-là. Ecoutez-voilà, franchement, il y avait de quoi être gringe.

Jean-Philippe Morex s'en revenait de la foire d'Aigle, où il avait mené sa plus belle vache, tachetée rouge, qu'il avait compté vendre un bon prix.

Hélas! la foire avait été maigre. Peu d'acheteurs sur le champ de foire, et Jean-Philippe avait mieux aimé ramener sa vache en haut à la Comballez que de la laisser mépriser.

Il était donc reparti, tirant derrière lui sa vache. La pauvre Pindzon ne demandait pas mieux que de retrouver son étable et son pâturage, mais en attendant, elle avançait tout à la douce sur la route poudreuse.

C'est qu'il faisait une terrible rumeur tout le long des Grands-Rochers. Le soleil vous rabattait droit sur la tête et Jean-Philippe, lui-même, avait besoin pour se donner du courage de penser à la bonne goulée de vin bien frais qu'il allait boire tout à l'heure à la pinte de Vuargny.

Après avoir assez maronné en dedans après la Pindzon qui n'en pouvait mais, le soleil, qui ne s'en souciait guère, et les marchands qui ne s'en portaient pas plus mal, Jean-Philippe se mit à rêver.

C'était un peu son habitude, quand il voyagait. Pour raccourcir le chemin, il se mettait à imaginer les choses les plus invraisemblables, et pendant ce temps, il avançait sans s'en apercevoir.

— Tout de même, se disait-il, si on pouvait pourtant voler:

Le bon Dieu ne nous a pas fait des ailes, eh bien, il paraît que c'était pas son idée; mais ces savants qui font à chaque instant de nouvelles inventions, je vous demande un peu si ils auraient pas pu en inventer, ou au moins une machine quelconque qu'on puisse naviguer dans les airs, pas seulement les gens, mais aussi le bétail.

Dites-me voi si ça serait pas bien plus commode que leur télégraphe, leur téléphone et toute cette maunétia qui fait rien que de vous encouler. Aïe, c'est ça qui irait bien! On n'aurait qu'à s'attacher cette machine aux épaules; on monterait sur le toit pour se donner la balancée et hardi, via. Depuis ici, d'une bonne emmodée, on irait bien jusqu'au Sépey; on boirait un verre chez Jomini aux Alpes, et puis après, on serait vite rendu à la maison.

Regardez-voilà ces nuages qui tracent là-haut; si je pouvais seulement pider comme eux, moi et ma vache.

Et Jean-Philippe levait le nez pour suivre avec intérêt les grands nuages blancs qui filaient du côté des Diablerets.

Tout-à-coup un ramier s'échappa du bois et s'enfuit à tire-d'aile. Jean-Philippe ne l'avait pas vu, mais il s'aperçut quand même de son passage. L'oiseau avait laissé tomber sur son nez ce qu'un de ses congénères avait autrefois laissé choir sur l'œil de Tobie.

Jean-Philippe, brusquement réveillé de sa méditation, sortit son grand mouchoir rouge et jaune et, grâce à une friction énergique, fit bientôt disparaître tout souvenir du malencontreux ramier.

— Tout de même, se dit-il, quand il eut fini,

il vaut encore mieux que les vaches ne volent pas. Y ne ferait rien bon se trouver dessous.

Pierre d'ANTAN.

Lo relodzo à coucou.

Se dein stu mondo ia dâi gaillâ à quoui lo bon Dieu aussè bailli prâo niaffe, gros dè toupet et on boutafrou dè la metsance, y'ein a prâo assebin que n'ont pas reçu atant et que sont tadiés et pèsants dza ein vegneint ào monde; cliâio pourro coo ne sâvont pas que l'âi fèrè, n'est-te pas? kâ n'est pas bailli à tsacon d'avâi la cabosse à Bismarque àobin à n'on conseiller fédérât dza quand on est onco pè lo bri: d'ailleu, tsacon ne s'est pas fé!

Heureux sont les pauvres en esprit, dese la Biblia, car le royaume des cièux est pour ceux qui leur ressemblent! L'est 'na parabole qu'ein vâo bin on autra.

Ne faut don pas fèrè dâi farces, eimbètâ et tsantâ dâi gandoises à cliâio pourro compagnons que sont dinse, pace que cein est mau fé et bin soveint on porrâi s'ein repeintre. Coumeint lo Marque à la Judit stâo dzo passâ.

Lo Marque avâi don tsi jî du on part dè senannés on pourro gaillâ qu'on l'âi desâi Gougan, on n'espèce dè demi tot fou, coumeint on dit, qu'étâi pliaici pè la coumouna que payivè cinquanta centimes per dzo ào Marque po sa pedance. N'étâi pas 'na peinchon dè rentier, coumeint vo vâidés, mà lo pourro coo, se l'avâi boum'estoma, avâi onco bones brès et bou-nès piautès et l'aidhivè lo Marque pè l'étrabllio, tserdzivè et tserrottâvè son fémè, l'âi tsaplliévè son bou et autrès fotemasséri; l'âi espargnivè don on ovrà.

Lo Marque avâi dein son pailo ion dè cliâio relodze à coucou, et d'â premi que l'eût tsi lî cé peinchénèro dè la coumouna, cé relodzo intrigâvè lo gaillâ, kâ l'étâi lo premi iadzo que l'ein vèyâi ion dinse, assebin quand fiasai lè z'hâorès et que lo coucou aovressâi cliâi petita portetta qu'est tot amont dâo cadran, ein faiseint ou l'ou! lo lulu demandâvè adé ein vouaiteint lo relodzo, quoui dâo diablivo tsantâvè dinse.

Adon lo Marque, po sè fottèrè dè li, l'âi desâi adé que l'étâi 'na ratta que s'étâi fourrâvè dein lo relodzo!

— Ah! l'est 'na ratta! desâi adon lo pourro Gougan, l'est 'na crouia bitè que porrâi bin allâ après noutra granna, la faut tiâ!

Et ti lè iadzo que lo Marque étâi pè lo pailo et que lo relodze fiasai l'étâi dinse.

— Veillè-tè, Gougan! vouaïque la ratta que va tsantâ!

— La faut tiâ! la faut tiâ! fasâi adé lo lulu.

Mâ lo Marque ne sè demaunivâvè dè rein; adon on dzo que lo maitrè étâi défrou et que sa fenna étâi z'ua portâ à medzi âi caïons, mon Gougan sè peinsâ dè profitâ dè tiâ cliâi tsanra dè ratta, tandi que y'avâi nion pè lo pailo.

Assebin ie va à l'hotò trèrè on écot à n'on fascet dè bou su lo foyi, grimpe su 'na chaula dècoutè lo relodzo et coumeint midzo allâvè astout fiairè, sè branquè avoué son chaton po éterti la bite.

Din! ou! ou! — din! ou! ou! mà à l'avi que l'allâvè tsantâ po lo troisièmè iadzo, vouaïque mon Gougan que tè fot on coup dè chaton dâo diablivo su lo relodze, qu'est venu avau avoué lè mà et tot lo commerce; lo lulu quand ve cein preind poaire, tseque du su la chaula et lo vouaïque lè quatre fers ein l'air pè dessus lo relodze, et avoué cein va sè crèvâ la tita contrè la gardaroba.

La fenna ào Marque que reintrâvè avoué sa mètra, va vaire quin détèrin et quinna chetta l'âi avâi pè lo pailo, tràovè lo gaillâ tot einsagnolâ et lo relodze tot écliaffâ perquie bas.

— Mâ! mà! mon pourro Gougan, qu'as-tou fé?